

Du même auteur

Le Secret du funambule
Milan, 1989

Le Bruit du vent
Gallimard Jeunesse, 1991

La Lumière volée
Gallimard Jeunesse, 1993

Le Jour de la cavalerie
Seuil Jeunesse, 1995

L'Arbre
Seuil Jeunesse, 1996

Vie de sable
Seuil Jeunesse, 1998

Une rivière verte et silencieuse
Seuil, 1999
et « Points » n° P 840

La Dernière Neige
Seuil, 2000
et « Points » n° P 942

HUBERT MINGARELLI

LA BEAUTÉ
DES LOUTRES

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-101307-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2002

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

On entendit les pas sur la neige. On vit l'éclair d'une lampe et ils apparurent derrière le pignon de la maison. D'abord le garçon, puis l'homme. Ils dépassèrent le pignon, et l'une après l'autre leurs silhouettes se détachèrent aussi distinctement que la maison sur le ciel étoilé.

Ils avançaient lentement et prudemment. Le garçon tenait une lampe électrique dans sa main. Il éclairait le chemin creusé dans la neige. Elle avait durci pendant la nuit et c'était pour eux comme de marcher sur de la glace.

– Éteins cette lampe, maintenant ! lui dit l'homme.

Vito pointa le faisceau vers le mur de la grange et tenta d'éclairer la porte. Mais la grange était loin

et la nuit très claire, en sorte que ça ne servait à rien. La porte, on ne la voyait pas mieux avec la lumière électrique.

– Éteins ça ! lui dit l’homme calmement.

Le garçon éteignit la lampe et la laissa pendre au bout de son bras.

– Range-la dans ta poche ! Ça te donnera moins envie de t’en servir.

Vito glissa la lampe dans sa poche et garda la main dessus, le doigt sur le bouton.

– Qu’il fait clair ! dit l’homme en passant son sac dans son autre main.

– C’est la neige ou la lune ?

– J’en sais rien. Les deux, j’imagine.

Sans s’arrêter de marcher le garçon tourna la tête et dit :

– La nuit dernière, il faisait moins clair.

– Tu es sorti ?

– Non j’ai regardé par la fenêtre.

– Alors c’est pas pareil, dit Horacio. Il aurait fallu que tu sois dehors pour comparer.

– Vous croyez ?

– J’en suis sûr, il a fait clair comme ça toute la nuit, répondit l’homme.

Puis il demanda :

– Tu as froid ?

– Non j’ai pas froid.

Ils arrivèrent devant la grange. La tranchée dans la neige s’élargit devant la porte.

Horacio passa devant et tendit le sac à Vito. Il décadénassa la porte et disparut dans le noir vers le commutateur. La grange s’éclaira. Vito entra et referma derrière lui.

C’était un vaste hangar sans mur porteur. Il contenait une demi-douzaine d’enclos et un grenier à foin construit en planches sur les poutres horizontales de la charpente.

Il y avait un camion à plate-forme d’un modèle assez ancien. Il était garé entre les enclos. Les garde-boue et les marchepieds étaient peints à l’antirouille. Les planches des ridelles étaient peintes en rouge.

Les moutons ne bougeaient pas dans les enclos. C’étaient tous des moutons à tête bleue. Il y avait des courants d’air et les ampoules balançaient au bout de leur fil électrique. La chaleur des bêtes faisait monter la température de quelques degrés au-dessus de zéro.

Vito ouvrit la porte du camion et posa le sac sous

le siège du passager. Il grimpa sur le marchepied et aperçut le fusil entre les deux sièges.

– Pourquoi vous avez amené le fusil ?

Il attendit puis descendit du marchepied.

– Hein, pourquoi vous amenez le fusil ?

Horacio lança une botte de foin depuis le grenier.

Il commença de redescendre par l'échelle et dit :

– Si on voit un renard sur la route.

Puis il commanda :

– Vas-y, monte !

Vito passa derrière le camion. Il rabattit la ridelle et grimpa sur la plate-forme. Horacio lui tendit la botte. Et pendant qu'il en défaisait la ficelle le garçon dit :

– Faudra vous arrêter pour le tirer.

– On verra déjà si on en voit.

– Mais si on en voit ?

Horacio se dirigeait vers un des enclos.

– Alors je m'arrêterai.

– Le renard aura filé.

– Étale-moi ce foin !

Vito l'étala avec soin, et tandis qu'il commençait à le piétiner il dit à propos des moutons :

– Hier soir j'ai pensé qu'ils allaient avoir froid.

Horacio était dans l'enclos maintenant, au milieu d'une douzaine de moutons, et il s'allumait une cigarette. En même temps il regardait attentivement vers la charpente. Il avait des gants épais alors il gardait la cigarette entre ses lèvres.

– Ils auront un peu froid, c'est sûr, dit-il en continuant de contempler la charpente.

À présent il fixait l'endroit où il avait doublé la poutre du milieu avec des planches épaisses. Par moments il soufflait vers le bout de la cigarette pour écarter la fumée de ses yeux. Finalement son regard redescendit vers le camion et il demanda :

– C'est fini le foin ?

– Oui.

– Bon, reste là, je vais te les amener.

Il saisit un mouton sous le poitrail et les antérieurs, et se dirigea vers le camion. Vito s'était accroupi au bord de la plate-forme, les bras ouverts.

– Non, pousse-toi ! marmonna Horacio à cause de la cigarette. Contente-toi de les amener vers l'avant.

Il posa le mouton sur la plate-forme. Vito le prit par le cou et l'emmena vers l'avant du camion.

– Bouge plus de là ! dit-il au mouton en tapant du plat de la main sur le foin.

Horacio revenait avec le deuxième mouton.

– Et si on avait mis de la paille ? demanda Vito en attrapant le mouton.

Horacio marcha vers la porte. Il l'entrouvrit et jeta sa cigarette dehors. Il retourna dans l'enclos. Il souleva une autre bête et la porta vers le camion.

– Je crois que c'est mieux, du foin, dit-il en hissant la bête sur la plate-forme. Parce que de la paille, elle ne leur servirait pas à grand-chose, ils ne voudront pas se coucher.

Il s'éloigna.

– Le foin, une chance au moins qu'ils le mangent.

– Pourquoi ils se coucheront pas ?

– Ça je sais pas, ils pourraient tranquillement voyager en se couchant dans la paille, ça les protégerait du vent. Mais ils le feront pas. Pourquoi ? J'en sais rien.

À présent Horacio revenait avec un autre mouton. Vito dit avec assurance :

– Je les ferai se coucher avant qu'on parte.

– Tu feras rien du tout parce que ça servirait à rien.

Vito attrapa le mouton par le cou et le poussa vers l'avant.

Il y avait une demi-douzaine de bêtes sur la plate-forme à présent. Elles piétinaient le foin. Elles cherchaient à se tourner et passaient leur tête par-dessus les ridelles de côté. À force de bouger, elles avaient tendance à revenir vers l'arrière. Entre deux allers et retours d'Horacio, Vito écartait les bras et les fixait farouchement pour qu'elles restent en place.

Ils finirent de charger les bêtes en silence.

Vito sauta du camion et referma la ridelle, et Horacio, qui était monté dans le grenier, jetait maintenant du foin au milieu des bêtes qui ne partaient pas cette nuit.

– Attends ! fit-il quand il aperçut Vito au pied de l'échelle. Remonte et regarde voir dans le coffre si on a tout !

Vito retourna sur la plate-forme et poussa les moutons pour arriver jusqu'au coffre. Il était soudé à l'avant contre la cabine. Il l'ouvrit et l'inspecta.

– On a tout.

– C'est bon, va ouvrir la porte !

Vito sauta de la plate-forme. Il alla vers la porte, poussa les battants vers l'extérieur et les cala avec de la neige. Horacio fit le tour du camion et grimpa dans la cabine. Il ôta ses gants. Il démarra et sortit

LA BEAUTÉ DES LOUTRES

doucement de la grange. Vito referma la porte derrière lui, installa le cadenas et se dirigea vers le camion. Il y grimpa à moitié. Horacio lui demanda :

– Tu as pissé ?

– À la maison.

– Retournes-y encore un coup !

Vito ne bougeait pas.

– Vas-y, dépêche-toi ! lui dit Horacio patiemment. Fais ce que je te dis.

Vito lui tendit les clés du cadenas et alla pisser contre le mur de la grange. Quand il revint s’asseoir dans le camion, Horacio tenait fermement le volant à deux mains et souriait. Il demeura ainsi encore un instant immobile et souriant, puis il enclencha la vitesse. Le camion tangua un instant avant de trouver sa place dans les ornières de neige. Horacio jeta un regard à droite et à gauche, puis il reposa doucement son dos contre le siège.

Il conduisait très lentement. Il tenait à peine le volant, car les roues suivaient naturellement les deux ornières dans la neige. Les phares éclairaient à une cinquantaine de mètres devant.

De temps en temps, Vito se tournait pour regarder par la lunette arrière.

– Qu'est-ce qu'ils font ? l'interrogea Horacio.

– Rien, dit Vito. Ils bougent pas.

– Ils sont où ?

Vito ne dit rien. Il considéra Horacio avec étonnement. Horacio dit :

– Plutôt à l'arrière ou à l'avant ?

– Plutôt vers nous, à l'avant.

– C’est bien. C’est mieux pour eux si je dois freiner, tu vois ?

– Oui.

Ils avaient parcouru cinq ou six kilomètres. Il faisait chaud dans la cabine à présent. Horacio ralentit et arrêta le camion au point mort. Il ôta son manteau et le rangea derrière son siège.

– Fais comme moi ! dit-il.

Vito ôta son manteau et le cala entre sa tête et la portière. Horacio baissa un peu sa vitre. Il s’alluma une cigarette et embraya. Le camion repartit à la même vitesse, toujours guidé par les ornières dans la neige.

– Ici, au printemps, tu reconnaîtras rien, dit Horacio. Cette route, c’est une jolie route goudronnée.

– Elle est plus large ?

– Non, mais elle est bien goudronnée.

Il désigna des arbres un peu plus loin vers la droite.

– Il y a des étangs là-bas derrière les arbres.

– Profonds ?

– Quelques-uns le sont. Un mètre, je suppose, estima-t-il. Mais j’entrerai jamais dedans pour le mesurer. J’ai jamais aimé ça me mettre dans l’eau

d'un étang, c'est plein de saloperies de bestioles et de serpents d'eau. Oh, les serpents dans l'eau en même temps que moi !

Il se tut, ouvrit les yeux en grand, et ajouta plus doucement :

– Quelle merde terrifiante !

– On n'a pas encore vu de renard, dit Vito.

Horacio tapa d'une main sur le volant.

– Bon Dieu, de quoi je te parle en ce moment ?

– Je pensais au renard, dit Vito.

Horacio souffla la fumée vers l'ouverture de la vitre.

– Tout à l'heure j'en ai vu deux argentés de mon côté, dit-il.

Vito le regarda avec soupçon.

– Je vous crois pas, dit-il soudain.

Horacio jeta sa cigarette et referma la vitre.

– Tu as encore une heure pour dormir, après il fera jour, ce sera plus difficile.

– J'ai assez dormi.

– Alors ouvre les yeux, peut-être qu'on verra un renard avant la nationale. Après faudra plus y compter. Même si on en voit un, je le tirerai pas sur la nationale.

Vito se redressa. Il posa son manteau sur celui d'Horacio et scruta la route devant lui. Et parfois il scrutait aussi de chaque côté toute la surface enneigée que les phares éclairaient. Mais au-delà de leur portée, et bien que la nuit fût très claire, ça ne servait à rien de regarder. Tout était dans le noir par contraste.

– Écoute ! dit soudain Horacio. Il se pourrait que tout se passe aussi bien que possible. Alors on sera rentrés ce soir, sûrement très tard mais on sera rentrés, et je serai soulagé.

Il tira la nuque en arrière.

– Mais je serai pas soulagé avant qu'on soit rentrés. Faudra pas m'en vouloir si une mouche me pique pour rien. Tiens voilà, ça aussi c'est une chose que tu dois comprendre.

– Ça c'est facile à comprendre.

– Bon, mais il y a encore des tas de choses que tu dois essayer de comprendre et je crois que ça ira si tu y mets du tien.

Vito opina de la tête dans la pénombre de la cabine. Horacio demanda :

– Ça va ce que je te dis ?

– Bien sûr ça me va.

– J’ai jamais réussi à garder personne ici, et je suppose que pour la plupart c’est parce que je n’ai jamais réussi à les payer assez. Mais quand des fois je les payais assez, ils s’en allaient quand même. Et c’est peut-être à cause des choses qu’il y a à comprendre.

Vito recommença d’opiner dans la pénombre. Non pas qu’il comprît qu’on s’en aille même si on était assez payé. Non, il marquait simplement beaucoup d’attention à ce que lui racontait Horacio.

– Ou alors c’est peut-être autre chose, dit Horacio. J’ai réfléchi à ça. C’est peut-être que simplement il y a des types avec qui on a envie d’être, et d’autres comme moi, non, on n’en a pas envie. Et c’est tout ce qu’il y a à en dire et ça va pas plus loin. Et tu peux retourner ça dans ta tête pour essayer de comprendre pourquoi, tu y arriveras pas.

– Moi pour le moment ça va.

– Bon. Mais j’aimerais te payer mieux.

Après un instant Vito demanda :

– Qu’est-ce qu’il y a encore que je dois comprendre ?

Horacio jeta un œil sur sa gauche, revint à la route, et réfléchit un instant.

LA BEAUTÉ DES LOUTRES

– Alors je te le redis, essaye des fois de foutre la paix aux moutons. Je veux dire, c'est pas autre chose que des moutons, tu vois ? Tu vas finir un jour par les embrasser sur la bouche.

Vito ne dit rien. Horacio secoua la tête et se mit à rire.

– Tu n'aimes jamais quand je te dis ça, hein ?

– Non.

Horacio recommença de rire.

– Tu m'as demandé, Vito.

Soudain un lapin surgit sur la route, assez loin dans les phares. Il courut entre les ornières un instant. Puis il sauta dans le champ et disparut dans l'obscurité.

– Tu l'as vu ? demanda Horacio.

– Oui, je l'ai vu quand il a sauté, répondit Vito d'une voix précipitée.

– Alors écoute bien, lui dit Horacio presque posément, sans quitter la route des yeux. Il y a des chances qu'il revienne à cause des phares. Prends le fusil, charge-le, les cartouches sont dans mon manteau.

Vito se tourna rapidement vers les manteaux. Horacio dit d'une voix ferme :

– Non, attends que j’aie fini de t’expliquer !

Vito fixa le profil d’Horacio.

– Bon, tu prends deux cartouches dans mon manteau, tu les charges et tu poses le fusil sur mes genoux, mais le referme pas, tu laisses les canons ouverts.

Vito fouilla dans les poches du manteau. Il trouva la boîte de cartouches. Il l’ouvrit et la posa entre ses jambes. Ensuite il saisit le fusil.

– Tu as compris, tu le refermes pas, dit Horacio à voix basse, penché sur le volant et tentant d’apercevoir le lapin dans l’obscurité au-delà des phares.

– Oui, j’ai compris, dit Vito.

Il ouvrit la boîte et chargea deux cartouches de plomb. Horacio vérifia d’un coup d’œil par réflexe.

– Voilà. À présent pose-le sur mes genoux, la crosse vers toi et les canons vers ma portière !

Vito empoigna la crosse des deux mains et posa délicatement le fusil ouvert sur les genoux d’Horacio. Puis il se pencha en avant et recommença de surveiller la route. Au même instant, Horacio ralentit, et on aurait pu alors marcher à côté du camion, à la même vitesse que lui et sans trop se presser.

– Vous croyez qu’on va le revoir ?

- Je sais pas.
- Ou même un autre ?
- Ouvre les yeux !

Ils passèrent entre des pins. Il y avait une coupe de bois de chaque côté, et des troncs nus alignés à plat et des branches montées en tas. Les ornières étaient plus profondes par ici et plus nombreuses à cause des engins qui avaient travaillé à cette coupe. Il y avait des épines de pins et des bouts d'écorce répandus partout.

Ils sortirent du bois de pins et roulèrent encore quelques minutes au pas.

– Foutu le camp ! dit Horacio, tournant la tête pour regarder sur le bas-côté.

Alors soudain un lapin apparut à droite de la route, bifurqua brusquement et se mit à détailler sur la neige entre les deux ornières. Vito l'avait aperçu en premier, mais il n'eut pas le temps de le dire parce que Horacio déjà stoppait le camion et tirait le frein. Le camion continua d'avancer en glissant sur la neige glacée. Quand il s'arrêta, Horacio empoigna le fusil et referma les canons. Puis il ouvrit la portière, sauta sur la route et s'élança dans le faisceau des phares derrière le lapin en serrant bien le fusil



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : CORLET À CONDET-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2002. N° 49712 (00000)